

Paroles vives pour la nuit du Passage

Le chemin parcouru...



Jean Duquoc, Chemin dans la colline

Paroles vives pour la nuit du passage.

« Cette nuit-là, on consacre plus de temps que d'habitude à lire la Bible... une histoire à habiter...

Lorsque nous ouvrons le livre qui raconte l'histoire entre Dieu et son peuple, nous prenons pied dans la famille de tous ceux à qui Dieu se révèle dans la richesse de ses dons. Cette famille devient la nôtre. »

Aller au cœur de la foi

***Comment ces textes nous ont-ils plongés au cœur de la foi ?
Sont-ils devenus Paroles vives ?
Comment avons-nous pu habiter cette histoire ?***

Si vous avez participé à la veillée pascale cette année, ces textes ont-ils résonné autrement ? Qu'avez-vous ressenti en les entendant proclamer au cours de cette nuit ?

***Une participante d'un groupe a dit en fin de réunion :
«Je commence à voir, en lisant ces textes, l'allure que cela peut prendre d'être croyant »... Et nous, que dirions-nous à ce sujet ?***

Une Parole vivante

Voilà pour commencer la toute première page de la Bible (Gn 1, 1-2,2). Elle raconte comment Dieu place l'homme au sommet de l'univers. «*Pour toi* la lumière repousse les ténèbres qui t'entourent, *pour toi* le ciel s'illumine à la clarté variée du soleil, de la lune et des étoiles, *pour toi* la terre est émaillée de fleurs, de forêts et de fruits, *pour toi* fut créée l'étonnante multiplicité des être vivants.» Chaque homme et chaque femme ont donc du prix aux yeux de Dieu ! Au moment où nous célébrons Jésus qui est passé par la mort, *pour nous* et *pour tous* les hommes, quel appel à le croire ! « Bénis le Seigneur, ô mon âme », répondons-nous avec un psaume de la Bible.

Mais peut-on accrocher sa vie à cette annonce si tout porte à croire l'inverse ? **Arrive le terrible épisode où Dieu demande à Abraham d'immoler son fils** (Gn 22, 1-13.15-18). Comment ne pas frémir ! Mais en écoutant l'histoire d'Abraham qui traverse cette crise de confiance, il devient justement clair que Dieu jamais ne revient sur sa promesse de vie. Jésus mort et ressuscité libère du vertige de croire que Dieu est du côté de la mort ! « Mon Dieu, j'ai fait de toi mon refuge. Tu m'apprends le chemin de la vie », disons-nous avec un nouveau psaume de la Bible.

Impossible alors de ne pas écouter l'histoire que vécut le peuple d'Israël en Égypte : **Dieu lui fit traverser la mer Rouge à pied sec** pour le libérer de l'emprise du cruel Pharaon (Ex 14, 15-15, 1). Comme le peuple jadis s'était laissé conduire par une nuée de feu, ne venons-nous pas de marcher derrière une lumière qui nous ouvrait la route ? La même promesse de liberté est donc en germe dans le chemin que nous faisons à la suite du Christ mort et ressuscité. Un autre psaume devient alors tout naturellement notre prière : « Ma force et mon chant, c'est le Seigneur. Il est pour moi le salut. »

Le temps est maintenant venu **d'écouter les prophètes**. Le premier d'entre eux évoque une

confiance que Dieu murmure à son peuple avec infiniment de douceur (Is 54, 5-14) : sur le chemin il y aura des crises, des moments difficiles, mais « même si les montagnes changeaient de place, même si les collines s'ébranlaient, mon amour pour toi ne changera pas ».

Vient ensuite un prophète qui rappelle le souci de Dieu pour tous ceux qui cherchent (Is 55, 1-11) : « Vous tous qui avez soif, venez. [...] Même sans argent, venez. [...] Mangez de bonnes choses écoutez et vous vivrez. » Et puis, un autre prophète évoque comment Dieu prend toujours l'initiative de venir à notre rencontre (Ez 36, 16-28) : il vous arrivera de reculer et même de vous tromper. Moi, dit le Seigneur, « je verserai sur vous une eau pure et vous serez purifiés [...], je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. » Notre prière se coule alors dans un nouveau psaume : « Voici le Dieu qui me sauve : j'ai confiance, je n'ai plus de crainte. »

Voici encore l'apôtre Paul ; il s'adresse à la communauté chrétienne de Rome (Rm 6, 3-11). Nous ne nous souvenons pas seulement de toutes les annonces et promesses de la Bible. Nous en sommes contemporains et bénéficiaires par le baptême : celui qui est baptisé n'est plus livré à lui-même. Il est comme « incorporé », rattaché au Christ mort et ressuscité.

Dans l'Évangile, nous écoutons justement les femmes venues au tombeau de Jésus annoncer le don qui nous est fait : celui qui est mort et ressuscité nous précède sur le chemin de nos vies. « Alléluia », nous fait chanter un dernier psaume. « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle. »

Sur elle, chacun peut s'adosser pour risquer l'aventure de sa vie.

Aller au cœur de la foi

De Pilate à son cher Titus

Nous voici de retour à Césarée. [...] Pour l'instant je m'acquiesce de mes tâches. J'assume l'ordre : je menace, je surveille, je punis. [...] Je veux raconter, par moi-même, à Tibère ce qui vient de se passer ici. [...] Claudia* est d'ores et déjà persuadée qu'il me révoquera de mes fonctions. [...] J'avoue que je suis loin de partager son calme. Je ne peux vivre constamment à l'altitude du mont Tabor.

Après tout qu'ai-je vu ? Rien. Qu'ai-je compris ? Rien.

J'ai rencontré Yéchoua une fois. Mais peut-on appeler cela une rencontre ? Une rencontre, c'est quelque chose de décisif, une porte, une fracture, un instant qui marque le temps et crée un avant et un après. A ces conditions, je n'ai pas rencontré Yéchoua.

Ce jour-là, on m'avait amené un prisonnier.

Situation mille fois vécue...

Maître des exécutions, je pouvais accepter ou refuser la sentence de mort demandée par le tribunal religieux.

Situation mille fois vécue...

Les juges le trouvaient coupable, l'accusé s'estimait innocent.

Situation mille fois vécue...

L'ai-je seulement regardé ? Ai-je détaillé ses traits ? Pourquoi aurais-je ouvert plus particulièrement les yeux ? Fonctionnaire romain, je ne voyais que ma tâche. Au nom de quoi aurais-je donné à ce moment banal, routinier, quotidien, une attention différente ? Yéchoua jouait son rôle. Moi aussi. On ne voit jamais les autres tels qu'ils sont. On n'en a que des visions partielles, tronquées, à travers les intérêts du moment. On essaie de tenir son rôle dans la comédie humaine, rien que son rôle - c'est déjà si difficile -, on se cramponne à son texte, à la situation. Nous étions deux acteurs cette nuit-là. Yéchoua jouait la victime d'une erreur judiciaire. Et moi, Pilate, je jouais le préfet romain, juste et impartial. [...]

Donc, qu'ai-je vu ? Rien. Qu'ai-je compris ? Rien non plus, sinon que quelque chose pouvait échapper à ma compréhension. Dans l'affaire Yéchoua, j'ai essayé ce dernier mois de sauver la raison, la sauver coûte que coûte contre le mystère, sauver la raison jusqu'à l'irraisonnable... J'ai échoué et compris qu'il existait de l'incompréhensible. Cela m'a rendu un peu moins arrogant, un

peu plus ignorant. J'ai perdu des certitudes - la certitude de maîtriser ma vie, la certitude de saisir l'ordre du monde, la certitude de connaître les hommes tels qu'ils sont - mais qu'ai-je gagné ? Je m'en plains souvent à Claudia : auparavant, j'étais un Romain qui savait; maintenant je suis un Romain qui doute. Elle rit. Elle bat des mains comme si je lui faisais un numéro de jongleur.

- Douter et croire sont la même chose, Pilate. Seule l'indifférence est athée.

Je refuse qu'elle m'embrigade ainsi dans les sectateurs de Yéchoua. D'abord, mon poste me l'interdit : mes alliés objectifs, les prêtres du Temple menés par Caïphe, réagissent avec violence contre cette nouvelle foi et font la chasse aux disciples, aux Nicodème, aux Yoseph d'Arimatee, aux Chouza, même à ce pauvre Syméon de Cyrène, le passant qui porta par hasard la croix. Ensuite, j'ai trop de questions en suspens pour arriver à me faire une opinion.

Te souviens-tu de cette maxime que nous répétait Craterios** lorsque nous étions ses élèves ? « Ne jamais croire ce qu'on est disposé à croire. » Lors de nos discussions, je l'ai plusieurs fois opposé à la foi de Claudia.

- Tu as voulu croire ce que disait Yéchoua, Claudia, avant même qu'il ne prouve qu'il était l'envoyé de son Dieu.

- Naturellement. J'ai envie de croire que la bonté vaut quelque chose, que l'amour doit l'emporter sur tous les préjugés, que la richesse n'est pas ce après quoi nous devons courir, que le monde a un sens et que la mort n'est pas à craindre.

- Si tu as besoin de le croire, tu ne fais que satisfaire un besoin. Tu ne réponds pas aux exigences de la vérité.

- Que seraient les exigences de la vérité ? Le déplaisir ? L'insatisfaction ? Selon toi, on ne devrait croire que ce qui nous angoisse et nous désespère ?

- Je n'ai pas dit cela non plus.

- Ah, tu vois ! Ni le plaisir ni le déplaisir ne peuvent devenir les critères du vrai. Or, ici, il ne s'agit pas de raisonner ni de connaître. Il s'agit de croire, Pilate, de croire !

Mais que voudrait-elle que je croie ? Je n'ai rien vu. Elle, elle a vu. Moi non. Certes, certains ont vu, comme Fabien, et n'ont cependant rien cru. Cela venait de ce que Fabien n'entendait pas non plus. Donc il faut

croire et entendre. Cette foi demande trop d'activité. Pour l'instant, elle n'exige aucun culte, à la différence des rites grecs ou romains, mais elle mobilise l'esprit d'une façon dévorante.

Pour cela même, je pense qu'elle n'aura pas d'avenir.

Je l'explique souvent à Claudia. Tout d'abord, cette religion est née dans un mauvais endroit ; la Palestine demeure une toute petite nation qui n'a ni importance ni influence dans le monde d'aujourd'hui. Ensuite, Yéchoua n'a enseigné qu'à des analphabètes; il a choisi pour disciples de rudes pêcheurs du lac de Tibériade qui, à part Yohanân, ne savent parler que l'araméen, à peine l'hébreu, très mal le grec. Que va devenir son histoire quand les derniers témoins seront morts ? Il n'a rien écrit, sinon sur du sable et de l'eau; ses disciples non plus. Enfin, sa grande faiblesse fut de partir trop vite. Il n'a pas pris le temps de convaincre assez de gens, ni surtout les gens importants. Que ne s'est-il rendu à Athènes ou à Rome ? Pourquoi même a-t-il choisi de quitter la Terre ? S'il est bien Fils de Dieu, comme il le prétend, pourquoi ne pas demeurer parmi nous à jamais ? Et par là nous convaincre. Et nous faire vivre dans le vrai. S'il restait éternellement sur terre, personne ne douterait plus de son message.

Mes raisonnements provoquent immanquablement l'hilarité de Claudia. Elle prétend que Yéchoua n'avait aucune raison de s'installer. Il suffit qu'il soit venu une fois. Car il ne doit pas apporter trop de preuves. S'il se montrait clairement, continuellement, avec force et évidence, il contraindrait les hommes, il les obligerait à se prosterner, il les soumettrait à une loi naturelle, quelque chose comme l'instinct. Or il a fait l'homme libre. Il tient compte de cette liberté en nous laissant la possibilité de croire ou de ne pas croire. Peut-on être forcé d'adhérer ? Peut-on être forcé d'aimer ? On doit s'y disposer soi-même, consentir à la foi comme à l'amour. Yéchoua respecte les hommes. Il nous fait signe par son histoire, mais nous laisse libres d'interpréter le signe. Il nous aime trop pour nous contraindre. C'est parce qu'il nous aime qu'il nous donne à douter. Cette part de choix qu'il nous laisse, c'est l'autre nom de son mystère.

Je suis toujours troublé par ce discours. Et jamais convaincu.

Les signes du poisson se multiplient dans le sable et la poussière de Palestine ; les pèlerins les dessinent du bout de leur bâton comme la clé secrète d'une communauté qui s'élargit. Mes espions viennent de me rapporter que les sectateurs de Yéchoua s'étaient aussi trouvé un nom : les chrétiens, les disciples du Christ, celui qui a été oint par Dieu, et qu'ils ont désormais un autre signe de reconnaissance qu'ils portent souvent en pendentif : la croix.

J'ai frémi en apprenant cette bizarrerie. Quelle idée barbare ! Pourquoi pas une potence, une hache, un poignard ? Comment pensent-ils rassembler les fidèles autour de l'épisode le moins glorieux, le plus humiliant de l'histoire de Yéchoua ?

Je l'appris à Claudia qui commença à pleurer en songeant au supplice auquel elle avait assisté. [...] Elle réfléchit à voix haute :

- Ils n'ont pas tort. Même si le signe est horrible, c'est sur la croix que Yéchoua nous manifesta l'essentiel. S'il s'est laissé crucifier, c'est par amour pour les hommes. S'il est ressuscité, c'est pour montrer qu'il avait raison d'aimer. Et qu'il faut toujours, en toute circonstance, même si l'on est démenti, avoir le courage d'aimer.

Post-scriptum.

Ce matin, je disais à Claudia qui se prétend - sache-le - chrétienne, qu'il n'y aura jamais qu'une seule génération de chrétiens : ceux qui auront vu Yéchoua ressuscité. Cette foi s'éteindra avec eux, à la première génération, lorsque l'on fermera les paupières du dernier vieillard qui aura dans sa mémoire le visage et la voix de Yéchoua vivant.

- Je ne serai donc jamais chrétien, Claudia. Car je n'ai rien vu, j'ai tout raté, je suis arrivé trop tard. Si je voulais croire, je devrais d'abord croire le témoignage des autres.

- Alors, peut-être est-ce toi, le premier chrétien ?

Eric-Emmanuel Schmitt, L'Evangile selon Pilate, Roman.
Extraits du dernier chapitre p.321-335

*Claudia : femme de Pilate

**Craterios : philosophe